

LE BOURRU

JOURNAL AGACANT.

BERTHELOT ET STE-MARIE, }
EDITEURS-PROPRIETAIRES.

PRIX DU NO. }
UN CENT.

BUREAU : }
LONGUEUIL, 36 RUE SAINT-CHARLES.

FEUILLETON DU BOURRU,

No. 2

TROP MARIÉ

Je ne croyais pas, dit Claude avec un amer sourire, que votre mari eût l'ouïe aussi fine.

— Il est vrai, dit Yvonne, que M. Pardinel avait l'oreille un peu dure, mais il n'en est pas de même de celui que...

La parole expirait sur ses lèvres.
— Que voulez-vous dire ? fit Claude qui avait peur de comprendre. M. Pardinel...

— Il n'est plus ! dit Yvonne en baisant la tête.

— Et un autre !..

— Mon ami, mes parents venaient de mourir. J'étais seule, encore bien jeune. Je me sentais exposée aux difficultés de la vie, livrée sans défense à toutes les attaques. Il me fallait un protecteur. Le commandant me fut présenté...

— C'est un commandant !

— Oh ! mon ami, si j'avais su où vous écrire ! mais vous étiez parti sans rien dire, sans que je puisse soupçonner si vous reviendriez jamais...

— Vous avez raison, dit Claude, c'est ma faute.

Et il s'en alla plus triste qu'il n'était venu.

L'aspirant était devenu enseigne quand les deux jeunes gens se retrouvèrent par hasard l'un en face de l'autre. C'était à Toulon, dans une de ces jolies voies que les platanes protègent de leur ombre et qu'égaie le murmure des eaux courantes.

— Vous ici ! s'écria-t-il.

Elle secoua la tête et leurs regards, longuement arrêtés, évoquaient mutuellement tout un monde d'impressions et de souvenirs.

— Le commandant est avec vous ? demanda Claude.

Yvonne, avec un certain embarras, fit signe que non.

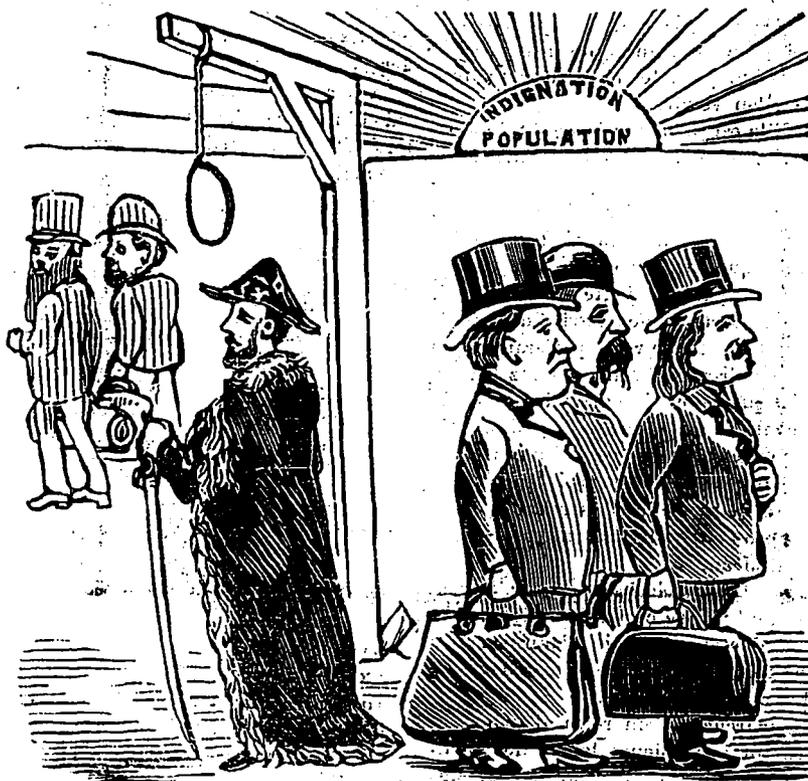
— Il est resté à Nantes ?

Le silence d'Yvonne semblait affirmatif.

— Pour longtemps ?

Yvonne leva les yeux vers le ciel.

— Pour toujours, dit-elle.



A REGINA.

Le shérif Chapleau.—Tiens ! ils sont bons mes Canadiens, ils s'en vont tous en promenade. Chapleau, Langevin, Caron, Ross, Taillon. Ils ont peur du soleil qui se lève. Il n'y a pas d'ombre pour eux ici. Ce soleil va les plomber.

— Dieu, s'écria Claude n'osant croire à tant de bonheur, vous êtes veuve !

— Hélas ! non, soupira Yvonne. Le commandant laissait beaucoup de dettes. J'avais un fils à élever. Claude, j'ai dû sacrifier mon amour à mes devoirs de mère. Un banquier, M. Rigaud, me faisait depuis quelque temps la cour... Oh ! ce n'est pas par goût, Claude, croyez-le bien, que j'ai laissé tomber ma main dans la sienne ! Sans la nécessité...

— Je l'aurais conjurée ! dit Claude. J'ai depuis six mois, hérité d'un de mes oncles de trente mille livres de rente.

— Si je l'avais su ! dit Yvonne. Il est vrai, pensa Claude, que j'aurais pu le lui faire savoir. C'est encore ma faute. Mais pouvais-je soupçonner qu'un homme bâti comme le commandant !

Yvonne lui tendait sa jolie petite main. Nous nous reverrons, n'est-ce pas, demanda-t-elle sur le ton de la prière ?

— Oh ! oui, dit Claude en serrant avec force la jolie petite main.

Mais il comptait sans un ordre d'embarquement qu'il trouva en entrant chez lui. Vingt-neuf mois s'étaient écoulés quand le lieutenant Claude, fier de ses nouveaux galons, put remettre le pied sur le quai de Toulon. Son premier mouvement fut de courir à l'adresse que lui avait laissée Yvonne.

Elle joignit les mains en le voyant paraître.

— Vivant ! s'écria-t-elle, vous êtes vivant !

— Parbleu, oui, fit-il gaiement, très-vivant, quoique je veuille bien accorder aux Chinois que ce n'est pas leur faute si je le suis encore. Oui, je reviens ; tel que j'étais, Yvonne. Je me trompe. Il y a une différence. Je crois que je vous aime un peu plus.

— Ce langage..., dit Yvonne effrayée.

— Je sais que je peux le tenir à présent.

Il tira de sa poche une lettre de faire part.

— Ce billet que je viens de trouver en rentrant m'a fait connaître votre situation. Depuis seize mois, chère Yvonne, vous êtes libre.

— Ah ! Claude, cessez de me retourner le poignard dans la plaie ! Libre, hélas ! il y a trois semaines que je ne le suis plus.

Elle, à son tour, prit dans un tiroir un journal.

— Voyez ce journal, dit-elle. Vous y étiez porté comme mort.

— Et alors... ? dit Claude défaillant.

— Alors j'étais en contestation avec un parent de mon mari, un savonnier, sur la question d'héritage. Cela était grave pour l'avenir de mes enfants...

— Vos enfants !

— Oui, j'en ai deux maintenant. On me fit entendre que le meilleur moyen d'arriver à un arrangement, c'était... J'ai cédé.

— Adieu ! fit Claude désespéré.

— Ah ! vous ne saurez jamais, dit Yvonne chancelante, ce que je souffre !

(A c o n tinuer.)

Hotel Jacques-Cartier.



Place Jacques-Cartier
MONTREAL.

Cet établissement tenu par M. Joseph Béliveau, le doyen des hôteliers de Montréal, offre tout le confort possible au public voyageur. Il est pourvu de toutes les améliorations modernes, l'aménagement est neuf et le service ne laisse rien à désirer. L'Hôtel Jacques-Cartier est considéré comme le premier hôtel canadien français de la Puissance et ses prix sont modérés.

JOS. BELIVEAU,
PROPRIÉTAIRE.

C. P. MARTEL,
GÉRANT.

Le Mariage Royal.

Il se fait beaucoup de cancan dans la société anglaise au sujet du mariage de la princesse Béatrice avec le prince de Battenberg. L'alliance n'est pas du goût du prince de Galles et on croit que les deux beaux-frères ne s'entendent pas à moins, toutes fois qu'ils n'achètent ensemble, leur cigares, pipes, d'écume, cannes de fumée, etc., chez A. Nathan, 1016, rue Notre-Dame, et 71, rue St. Laurent, où tout se vend au prix du gros.